

# Introduction

Philosophie de l'art et esthétique

---

L'objet de cet ouvrage est la philosophie de l'art et du beau, ce qu'il est convenu d'appeler l'« esthétique ». C'est ce dernier terme qui s'est en effet imposé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais retracer l'histoire de ce terme est une condition pour mieux comprendre ce domaine de la pensée qui ne va pas de soi : la réflexion philosophique sur les arts, leur signification, leur production et leur réception, sur les grandes catégories (beau, sublime...), sur la place de l'art et du « beau » par rapport aux autres branches de la philosophie.

Qu'est-ce donc que l'« esthétique » ? Le terme *aisthesis* signifie en grec « la sensation » : c'est donc dans la philosophie de la connaissance que le terme prend d'abord sa place, et il faudra attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour qu'émerge l'idée d'une esthétique comme partie de la connaissance propre au beau, à l'art, ou au plaisir procuré par ces objets. Les parties traditionnelles de la philosophie, depuis Aristote et les stoïciens, sont constituées par la physique, la morale, la métaphysique, la logique. On peut bien sûr

ajouter la théologie, fruit de la pensée médiévale, et la « psychologie », c'est-à-dire l'étude de l'âme. Mais l'esthétique, comme partie spécifique de la philosophie consacrée à l'étude de l'art et du beau ne naît qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Cela signifie-t-il que les philosophes ne se sont pas préoccupés de l'art ou du beau jusque-là ? Bien sûr que non, mêmes si de grandes écoles ont été très peu soucieuses de cette question (pensons surtout à la métaphysique du XVII<sup>e</sup> siècle : Descartes, Spinoza ou Malebranche n'ont presque rien écrit sur le sujet). Mais on ne peut comprendre l'avènement tardif de cette discipline sans lever tout de suite une équivoque : l'esthétique est-elle la philosophie de l'art ou du beau ? Aujourd'hui, le terme renvoie aux deux questions. On étudie aussi bien dans un cours d'esthétique la théorie du beau de Platon que les réflexions sur l'art de Malraux... Comprendre l'émergence de l'esthétique, c'est justement saisir que, durant des siècles, la pensée philosophique sur le beau n'avait pas lieu de constituer un domaine à part, puisqu'elle faisait intégralement partie de la métaphysique : depuis Platon, le beau est pensé en rapport étroit avec le bien, idée que reprendra toute une partie de la pensée médiévale.

On peut cependant situer l'émergence de l'« esthétique » comme discipline universitaire : le premier grand cours d'esthétique fut celui de Hegel dans les années 1825-1830. Or, ce qui est au principe de cet enseignement, c'est justement la réunion de l'art et de du beau. Hegel montre qu'il n'est possible de faire une philosophie du beau qu'en se fondant

sur les réalisations effectives de la beauté dans l'histoire – les œuvres d'art. L'esthétique institutionnelle naît donc comme *philosophie de l'histoire de l'art*. La dimension métaphysique, fortement présente, s'ancre à présent dans cette dimension historique, qui est un des plus importants produits de la pensée moderne. Nous sommes encore les héritiers de cette conception. La philosophie de l'art se distingue de l'histoire de l'art par son souci de réflexion sur les fondements de la création, de la beauté, du goût, même si cette réflexion s'ancre souvent davantage dans les sciences humaines que dans la métaphysique proprement dite. En revanche, cette réflexion fondamentale est inséparable d'un ancrage précis sur des œuvres, des artistes précis. Pour ne prendre qu'un exemple, on ne peut concevoir les méditations de Merleau-Ponty sur l'espace dans *l'Œil et l'esprit* sans le rôle essentiel donné à Cézanne, et *l'Origine de l'œuvre d'art* de Heidegger s'appuie sur l'analyse notamment d'un tableau de Van Gogh.

#### La métaphysique du beau

---

Reprenons maintenant le fil de l'histoire. Si le terme « esthétique » s'impose au XIX<sup>e</sup> siècle, ses sources se trouvent dans la pensée grecque, dans deux courants bien différents. D'une part, la métaphysique du beau, d'autre part la théorie de la création – il faudrait plutôt dire de la « production » – des œuvres (littéraires essentiellement). Ces deux courants sont attachés à

deux noms : Platon et Aristote. Dans deux dialogues célèbres, le *Banquet* et le *Phèdre*, Platon jette les bases d'une métaphysique du beau qui traversera les âges. Elle sera reprise à la fin de l'Antiquité par le courant dit néo-platonicien (à partir du III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ), qui inspirera certains Pères de l'Église (Augustin d'Hippone au premier chef), passera ainsi au Moyen Âge et sera réactivée aussi bien à la Renaissance qu'au XIX<sup>e</sup> siècle (chez Hegel ou Schopenhauer) et même au XX<sup>e</sup> siècle, puisqu'on peut trouver des influences néo-platoniciennes dans les écrits de peintres abstraits comme Malevitch ou Kandinsky... Or, on l'a compris, il ne s'agit à l'origine chez Platon nullement de jeter les bases d'une réflexion sur l'art. Ce qui l'intéresse, c'est bien la beauté comme Idée pure, « éclat du Bien » selon la formule néo-platonicienne. Bien sûr, la beauté n'est pas une Idée « comme les autres ». Si Platon lui consacre des pages célèbres et saisissantes, c'est parce qu'elle se manifeste de manière privilégiée dans le monde sensible. Il est par exemple beaucoup plus difficile de saisir la réalisation de la Justice dans le sensible (que de débats pour savoir ce qu'est une action juste...) que d'être attiré par un beau corps. Le tout, bien sûr, étant de faire la différence entre la beauté corporelle aimée pour elle-même (l'appétit sexuel) et la saisie dans cette beauté des traces d'une beauté supérieure que je ne puis atteindre que par un long mouvement d'ascension.

Le paradoxe pour le lecteur moderne est que Platon prend très rarement exemple sur des manifestations de l'idée de beauté dans l'art. La beauté sensible par excellence est celle du corps humain. Au contraire même, Platon consacre de longs développements à montrer les dangers représentés par la peinture ou la tragédie, qui par leur caractère d'illusion détournent du vrai. Certes, le statut de l'art est ambigu chez Platon, et il n'exclut pas l'existence de belles représentations : mais en aucun cas la métaphysique du beau n'est chez lui en tant que telle une métaphysique de l'art. La possibilité théorique est néanmoins ouverte : il suffit en quelque sorte de considérer que la beauté peut se manifester dans des œuvres d'art, et pas seulement dans la nature ou dans le corps humain. C'est ce geste qu'accomplira Plotin, le premier philosophe néo-platonicien : la beauté, comme manifestation sensible de l'unité absolue du Bien, peut tout aussi bien se rencontrer dans des phénomènes naturels que dans de belles couleurs, des musiques ou des danses. Et c'est en s'appuyant sur des textes néo-platoniciens qu'au XII<sup>e</sup> siècle sera élaborée la théorie esthétique de l'art gothique : l'église, en s'ouvrant davantage à la lumière, saisit cette forme sensible de la beauté divine, et la reflète sous forme symbolique à travers les vitraux.

Une telle conception suppose d'adhérer à une métaphysique où le monde sensible participe à un monde intelligible. L'opposition aristotélicienne à la « théorie des idées » de Platon a notamment des conséquences dans la réflexion sur l'art et la beauté. Non pas, d'ailleurs, qu'Aristote remplacerait l'idée métaphysique de beauté par un « concept » de beauté construit à partir de l'expérience : ce n'est pas tant la beauté qui l'intéresse, que le statut de l'œuvre d'art elle-même. Ou plutôt, de cette forme par excellence de l'art, – c'est-à-dire de la production (*poëisis*) – qu'est la poésie, et plus exactement encore, ces deux formes par excellence de la poésie que sont l'épopée et la tragédie. On semble s'éloigner considérablement de Platon. Mais pas tout à fait : cette réflexion contenue dans la *Poétique* est aussi une réponse implicite aux critiques portées par Platon contre les poètes dans la *République*. Le poète, pour Aristote, a une légitimité pleine et entière : par son récit, son *muthos*, le poète construit une logique des actions humaines qui s'élève à une généralité, à une « essentialité » pourrait-on dire qui rapproche la poésie de la philosophie elle-même. Ce court texte d'Aristote, constamment traduit et commenté à partir de la renaissance, formera la base d'un des plus grands courants de l'esthétique occidentale, appelée le classicisme...

À l'idée d'une métaphysique du beau, s'oppose donc la réflexion objective sur l'essence même de l'œuvre d'art (« objective », car Aristote ne juge pas les œuvres d'un point de vue politique comme Platon). De l'œuvre d'art, ou plutôt, encore une fois, de la littérature : les arts plastiques sont perçus comme moins nobles pour les anciens, du fait de leur contact avec la matière. Et même si certains peintres ou sculpteurs atteindront à une immense renommée, la réflexion philosophique trouve dans la tragédie et l'épopée un objet plus digne d'étude. D'autre part, contre la critique platonicienne de la séduction poétique, Aristote considère que le poète, par son récit, produit chez le spectateur ou auditeur un plaisir spécifique et noble, en « purifiant la terreur et la pitié » : non seulement une œuvre d'art se trouve ainsi pleinement légitimée, mais sa fonction intellectuelle (l'art du récit) est inséparable d'une dimension sensible elle-même érigée en « plaisir pur » : l'art trouve ainsi une place éminente dans le champ des pratiques humaines. L'influence de la *Poétique* ne saurait donc se limiter à la formulation de « règles » (les fameuses « trois unités » du classicisme français). Ce qui donne à ce texte toute sa place dans l'histoire de l'esthétique, c'est qu'un philosophe montre qu'il est possible de définir la poésie non comme inspiration mais comme construction logique d'un récit : l'art entre ainsi pleinement dans le champ de la raison.

Mais l'esthétique se constitue aussi en Grèce comme réflexion sur la création, au sens de l'acte créateur. À ce titre, l'opposition entre les deux premiers penseurs se réduit partiellement. Ils proposent chacun, à partir de leurs principes, une réflexion sur le travail de l'artiste. Dire que Platon ne s'intéresse qu'à la Beauté elle-même et Aristote à la production effective des œuvres d'art (la *poësis*) n'est donc pas exact. La conception platonicienne implique également une conception de la création, qui sera plus clairement développée là encore par le néo-platonisme, et qui nourrira la Renaissance et le romantisme notamment : l'artiste apparaît alors comme cet être exceptionnel capable de « voir » la beauté, et de la faire descendre dans le sensible en la faisant participer à une matière. L'artiste est une sorte d'intermédiaire entre la Beauté et les hommes. Certains textes de Plotin sur ce sujet joueront un rôle essentiel, car ils donnent enfin une place à l'artiste plasticien, et non plus seulement à la beauté de la nature ou du corps humain. Le vrai sculpteur, par exemple, est celui qui fait « entrer » dans le bronze ou le marbre le dieu lui-même tel qu'il l'a contemplé. Cet acte créateur est donc au sens plein du terme « philosophique », puisque la tâche de la philosophie n'est-elle pas de nous rapprocher des idées ? Mais c'est aussi sur ce point que l'on retrouve l'opposition entre les deux traditions, opposition qui structurera là encore une grande